

L'esprit d'une époque et d'une émancipation

La compagnie des Citrons sonnés fait revivre les années 1960, à travers sa musique et ses rêves de liberté. Entre théâtre et concert, *Sur un air de yéyé* préfère ne pas choisir.



Trois comédiens-chanteurs et trois musiciens-acteurs font revivre les années 1960 et les rêves de la jeunesse. MAUDE GYGER

ÉRIC BULLIARD

NUITHONIE. On en sort le sourire aux lèvres et la tête pleine de chansons, sans bien comprendre à quoi nous venons d'assister. Un concert théâtralisé? Du théâtre musical? Une forme à part, en tout cas. Avec sa nouvelle création *Sur un air de yéyé*, qui se joue (et se chante) à Nuithonie jusqu'au 28 avril, la compagnie fribourgeoise Les Citrons sonnés ne se soucie guère des étiquettes, pourvu que ça twiste.

Sortis d'un vieux transistor, quelques sons donnent le cadre: guerre d'Algérie, De Gaulle à l'Élysée, nous sommes au tournant des années 1960. Une voix de velours supplie: «Love me tender...» Elvis et le rock'n'roll déferlent sur l'Europe, émoustillent la jeunesse et secouent la société. La pièce va suivre trois de ces adolescents, groupies de chanteurs à la mode et de cette musique où se reflètent leurs envies de liberté.

A l'évidence fondé sur un important travail de documentation, *Sur un air de yéyé* ne se contente pas de clichés et de

passages obligés. Certes, il y a des incontournables, comme l'influence de radio comme le magazine), le jalon du 22 juin 1963 (immense concert surnommé *La nuit de la nation*), le rôle du Golf Drouot, le phénomène Johnny, le conflit de générations... Sans perdre sa légèreté, la pièce dépasse toutefois cette évocation qui aurait pu rester superficielle.

Perles oubliées

Musicalement aussi, le choix des chansons oscille entre les tubes inévitables (*Retiens la nuit, Laisse tomber les filles*, le pot-pourri final...) et les perles moins connues. A l'image de *Quelque chose en moi tient mon cœur* d'Herbert Léonard, *Excusez-moi Monsieur le Professeur* de Christophe ou cette version française de *Johnny B Goode* par Les Chaussettes noires. Notons encore un sympathique clin d'œil à la vedette locale Arlette Zola.

Surtout, ces chansons prennent un sens dans le récit. Elles disent une époque, mais aussi ce moment du passage à l'âge adulte, qui n'a guère chan-

CRITIQUE

gé: dans les années 1960 comme aujourd'hui, «c'est dur d'avoir 16 ans...» Et ce n'est pas le seul écho avec aujourd'hui: le temps des yéyés, c'est aussi celui où les adolescents deviennent des cibles marketing, où certains

Ces chansons disent une époque, mais aussi ce moment du passage à l'âge adulte, qui n'a guère changé: dans les années 1960 comme aujourd'hui, «c'est dur d'avoir 16 ans...»

artistes connaissent des gloires éphémères (qui se souvient de Rocky Volcano?). Le consumérisme triomphe, les jeunes croient pouvoir à leur tour devenir des vedettes. Débute le règne du «pourquoi pas moi?»

En kaléidoscope

Fabienne Barras, Jonas Marmy et Stella Giuliani, qui ont conçu et écrit le spectacle, passent avec aisance du jeu au chant, se révèlent crédibles en adolescents, sans tomber dans la caricature. De leur côté,

Benoît Gisler, Gael Kyriakidis et Manuel Pasquinelli semblent un peu moins à l'aise dans les quelques passages théâtraux qu'ils assument, mais assurent magnifiquement les parties musicales.

Avec encore la scénographie modulable de Wyna Giller et Marie-Cécile Kolly, *Sur un air de*

yéyé prend des allures de kaléidoscope. Une forme éclatée qui n'empêche pas la cohérence, renforcée par les couleurs pétillantes des costumes (Juliette Gaudel) et des lumières (François Vermot). De quoi restituer les années 1960 ou, du moins, leur esprit et celui d'un temps où l'on pense que «toute la vie, nous serons toujours des amis». ■

Villars-sur-Glâne, Nuithonie, jusqu'au 28 avril.
www.equilibre-nuithonie.ch